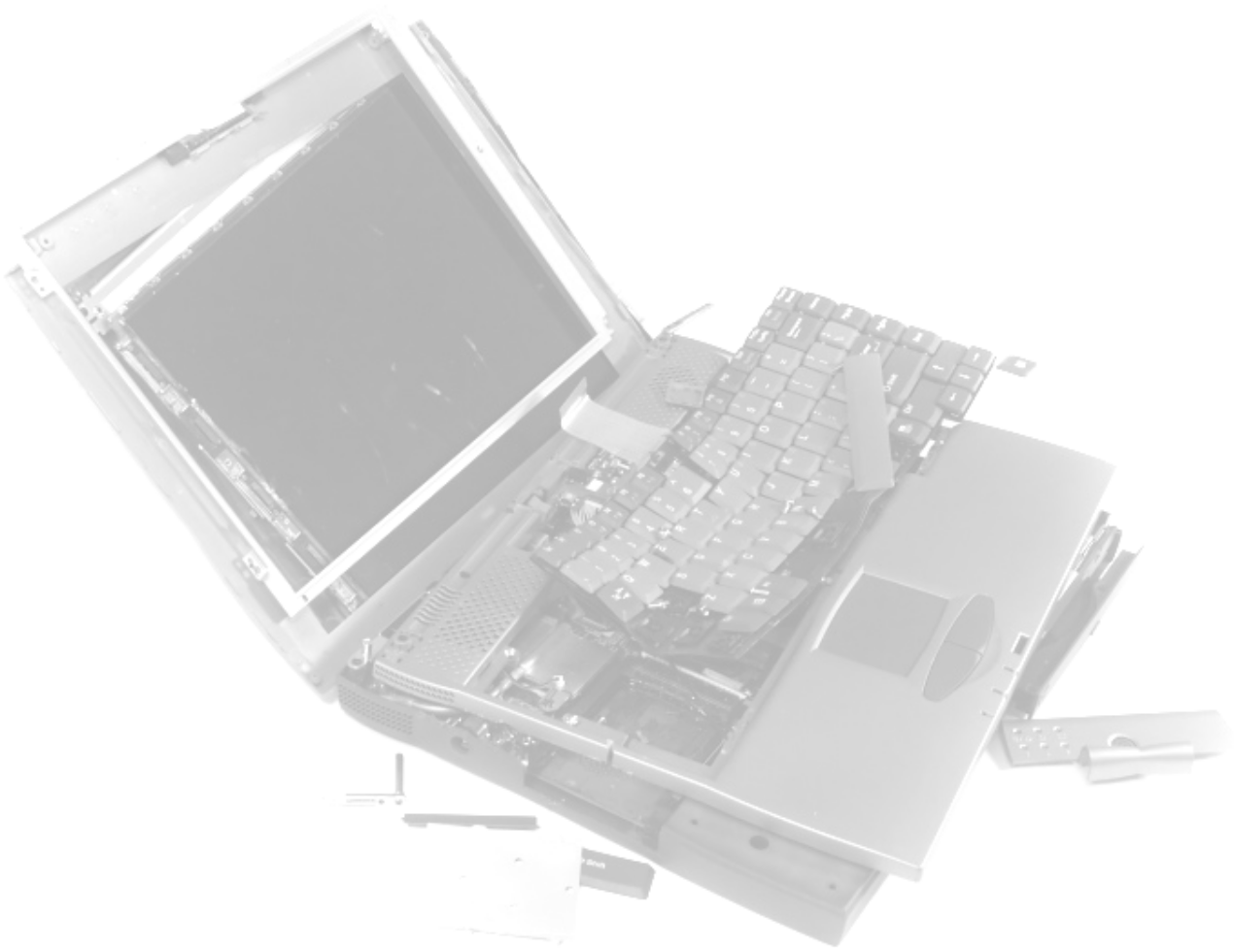
notoire la menace



spectacle

dans le cadre des exercices et menaces / une suite d'études scientifiques

La culture du déchet d'après Zigmunt Bauman

Création du 9 au 13 janvier 2013
à L'Echangeur / Bagnolet

Un champ de ruines …

Et une planète qui déborde de déchets ... Alors que l'on se préoccupe depuis quelques temps des conséquences sinistres des déchets industriels et domestiques en matière d'équilibre écologique, nous n'avons pas encore pris conscience des effets à long terme de la masse croissante des ... déchets humains.

mise en scène Thierry Bedard

notoire la menace, 17-25 rue de Clignancourt, 75018 Paris / www.notoire.fr

La culture du déchet

Note d'intention

exercices et menaces / une suite d'études scientifiques où s'accorde "le divertissement de société" à la violence des idées.

Notre planète est pleine et déborde de déchets ; mais aujourd'hui ce terme désigne aussi des *déchets humains*, une population en surnombre d'êtres qui sont rejetés, exclus, qui ne peuvent plus rien faire de leur existence ...

Alors que l'on se préoccupe depuis quelques temps déjà (mais sans prendre les mesures nécessaires) des conséquences sinistres des déchets industriels et domestiques en matière d'équilibre écologique, nous n'avons pas encore pris conscience des effets à long terme de la masse croissante des *déchets humains* sur l'équilibre politique et social de la coexistence humaine planétaire. Dans une situation aussi neuve que la nôtre, ni l'examen de la liste des suspects habituels, ni le recours aux analyses traditionnelles ne permet de comprendre ce qui se passe et qui affecte également, mais de différentes manières, tous les habitants de la planète.
(...)
Il parait plausible que la "modernité capitaliste" (ou le capitalisme moderne) sera étouffée par ses propres déchets, qu'elle ne peut ni assimiler, ni anéantir, ni détoxifier – car de nombreux signaux indiquent une hausse rapide de la toxicité des déchets qui s'accumulent ...

Une analyse d'une ironie acerbe du sociologue Zygmunt Bauman, pour un théâtre par nécessité en révolte ...

Et en musique !

La culture du déchet

Note scénique

exercices et menaces / une suite d'études scientifiques où s'accorde "le divertissement de société" à la violence des idées.

Ce spectacle, créé dans le cadre des *Exercices et menaces*, est présenté dans une « salle de conférence » étonnante où de multiples écrans de cinéma sur pieds - de guerre - ne semblent être là que pour décliner leur inutilité - comme l'image blanche (!) d'un pouvoir médiatique occulte qui abandonne, confronté à la puissance de la pensée : on peut toujours rêver ...

Des histoires terribles concernant les « déchets humains » seront donc racontées par une « scientifique » très inquiète des rapports dissolus entre « le pouvoir » et « la politique », et très énervée contre un monde indigne, construit sur les peurs sociales et obsessions sécuritaires qui justifient les injustices actuelles, qu'elles soient locales ou à l'échelle mondiale.

Un personne profondément révoltée, mais d'une ironie mordante, et accompagnée d'une complice tout autant engagée à inventer une musique « rock » équilibrée entre humour et gravité.

Distribution

Texte traduit par Laurent Bury.
Extraits du deuxième chapitre de l'ouvrage Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire. Seuil / 2007

Mise en scène :
Thierry Bedard

Musique :
Emilie Lesbros

Jeu :
Mélanie Menu et Emilie Lesbros

Création Lumière et régie générale :
Jean Louis Aichhorn

Régie son : Clément Rose

Production

notoire la menace / Paris.
notoire est une compagnie conventionnée par la DRAC Ile de France.

En co-réalisation avec L'Echangeur – Cie Public Cheri / Bagnolet.

La culture du déchet

A propos du texte

Notre société engendre de nouvelles peurs. Car la modernité “liquide”, a fait triompher l’incertitude perpétuelle : la quête de sens et de repères stables a laissé la place à l’obsession du changement et de la flexibilité. Le culte de l’éphémère et les projets à court terme favorisent le règne de la concurrence au détriment de la solidarité et transforment les citoyens en chasseurs ou, pire, en gibier. Ainsi le présent liquide sécrète des individus peureux, hantés par la crainte de l’insécurité ...

Quatrième de couverture. Le présent liquide. Seuil 2007

Peurs sociales et obsession sécuritaire

La première manifestation du passage du “solide” au “liquide” concerne la capacité politique, celle qui permet d’agir efficacement à partir d’une visée commune et réfléchie. Avec une grande justesse, Zygmunt Bauman note à plusieurs reprises la dissociation progressive entre le *pouvoir*, « l’efficacité d’action dont jouissait auparavant l’État moderne », et la *politique*, « la faculté d’imposer à l’action une orientation et un objectif ». C’est en fait un véritable fossé qui s’est instauré « entre la globalité du pouvoir et le caractère local de la politique » : les grandes puissances, du marché notamment, se situent à une échelle qui échappe de plus en plus aux citoyens. (...)

Peur sur l’occident

Cette forme redoutable d’incapacité politique, à laquelle on a et on aura tant de mal à faire face, peut générer des sentiments variés, mais le plus évident, le plus puissant, le plus incapacitant aussi, est sans conteste la *peur*. La peur de quoi au juste ? La question mérite d’être posée avec sérieux pour peu qu’on prenne un peu de distance. L’obsession de la sécurité – ou plutôt de l’insécurité, d’un danger multiforme plus ou moins caché – est telle qu’elle est dorénavant capable de décider de l’issue des élections dans tous les pays occidentaux. Or, ce sont précisément « les plus gâtés, les plus dorlotés de tous les peuples, qui se sentent menacés, craintifs et tremblants, plus enclins à la panique et plus soucieux de tout ce qui a rapport à la sécurité et à l’assurance que la plupart des autres sociétés connues. » (...)

La "part maudite de l’humanité"

Et l’un des objets privilégiés des peurs contemporaines et sans conteste l’étranger, l’immigré. C’est hélas assez logique, dans la mesure où toute peur est peur de ce qui est inconnu ou invisible.
« Les réfugiés et les immigrés, venus de loin mais désireux de s’installer dans notre voisinage, sont exceptionnellement adaptés au rôle d’effigie grâce à laquelle on peut brûler le spectre des “forces mondiales”, craintes et haïes parce qu’elles agissent sans consulter ceux qu’elles affectent forcément. Après tout, les demandeurs d’asile et les migrants économiques sont peut être les répliques collectives (alter ego ? compagnons de voyage ? images en miroir ? caricatures ?) de cette nouvelle élite au pouvoir à l’heure de la mondialisation, généralement, et à juste titre, soupçonnée d’être le vrai méchant de l’histoire. »

Par ailleurs, ce type de peur ne risque pas de prendre fin de si tôt si l’on considère la situation globale. Quelle est-elle ? Faisons simple : 1° La planète est pleine, ce qui signifie qu’une partie grandissante de l’humanité n’y aura plus sa place ; 2° Les injustices entre régions du globe, loin d’avoir cessé, se sont renforcées ces dernières décennies. Une partie de l’humanité est-elle destinée à devenir la « part maudite de l’humanité » ? Pour Bauman, le pire est à craindre :
« Alors que l’on se préoccupe depuis quelques temps déjà (mais sans prendre les mesures nécessaires) des conséquences sinistres des déchets industriels et domestiques en matière d’équilibre écologique et de la capacité autoreproductrice de la vie sur la planète, nous n’avons pas encore pris conscience des effets à long terme de la masse croissante du *déchet humain* sur l’équilibre politique et social de la coexistence humaine planétaire. »

Les mots sont durs, la comparaison sinistre, mais Bauman a raison. Surtout, il a raison de nous inciter à penser à cette échelle. Comment penser sinon notre situation et notre avenir ? En effet, comme il a déjà été noté, « les forces qui influent réellement sur nos conditions de vie circulent aujourd’hui dans un espace *mondial* alors que nos institutions sont encore attachées au sol et restent donc *locales*. »

Sur toutes ces questions, Zygmunt Bauman apporte la qualité de ses analyses. Il ne fait pas cette erreur qui consiste à arrêter l’intelligence des faits à des oppositions toutes faites. Ce texte court, inspiré, fait sans conteste partie de ces oeuvres qui incitent à la réflexion et qui l’alimentent sans jamais la rassasier. On peut lire les écrits précédents de Z. Bauman, dont *Le présent liquide* reprend une bonne part des analyses, notamment *La société assiégée* (2005) et *La vie liquide* (2006).

Le présent liquide, Peurs sociales et obsession sécuritaire. Analyse de Fabien Robertson (extrait). Revue du MAUSS permanente [en ligne]. Article complet : http://www.journaldumauss.net/spip.php?article79

Zigmunt Bauman

Entretien

Né en 1925, Zygmunt Bauman a gardé l'espérance. Il aurait pourtant eu mille fois l'occasion de la perdre, lui qui a connu les totalitarismes du XXe siècle, ayant dû par deux fois fuir sa Pologne natale, en 1939 devant le régime nazi, en 1968 devant un régime communiste en plein délire antisémite. Professeur de philosophie et de sociologie à l'université de Leeds (Grande-Bretagne) depuis 1971, il n'a cessé d'interroger l'héritage ambigu des Lumières, reconnaissant la part de barbarie que contient notre civilisation. Plutôt qu'à l'affrontement du Bien et du Mal, il croit à une sorte de philosophie de la bonté, qui n'aurait pas renoncé à se révolter contre l'injustice et l'oppression. De façon sensible, s'intéressant autant aux mécanismes globaux de la mondialisation qu'au destin fragile de chacun, il a décrit notre modernité « liquide », sans repères ni attaches, qui fabrique des individus solitaires et apeurés.
Sa pensée est encore mal connue en France, éditée malheureusement par morceaux sans logique chronologique.

Vous avez écrit il y a vingt ans « La Décadence des intellectuels ». Avec le recul, diriez-vous que les années 80 ont effectivement été l'époque de la « décadence » des intellectuels ?

Oui, les années 80 représentent la fin d'une époque dans l'histoire des intellectuels. Un rêve était en train de disparaître : celui, énoncé par les philosophes des Lumières, d'une société idéale, garante du bonheur humain, une société qui serait conçue par la raison humaine et qui verrait le jour grâce à la créativité et le travail des hommes. Cette idée vieille de deux cents ans a été désavouée à la fin du XXe siècle par l'échec et la dégénérescence spectaculaire du système communiste ainsi que par la perte de pouvoir des Etats-Nations auxquels les projets des intellectuels étaient précédemment adressés. Et c'est en disparaissant que ce rêve s'est fait le plus remarquer : on s'est mis alors à déplorer la fin des utopies, la fin des idéologies. Les intellectuels ont cessé d'être des « législateurs », c'est-à-dire ceux qui écrivent les feuilles de route censées mener à cette société idéale. Ils ont semblé douter qu'ils étaient capables de concevoir ce projet, mais surtout, que ce travail en valait la peine. Je me suis demandé quel rôle nouveau, pour peu qu'il y en ait un, prévoyaient alors d'assumer les intellectuels. A l'époque, j'ai émis l'hypothèse qu'ils allaient troquer l'ambition moderne de changer le monde contre celle de mieux l'interpréter, c'est-à-dire mieux lui donner du sens...

Notre monde est-il plus difficile à comprendre ?

Premièrement, nous avons de plus en plus conscience que la variété stupéfiante des modes de vie n'est pas une contrariété temporaire sur le chemin de l'unité, mais bien une réalité définitive. En d'autres termes, notre environnement social, que nous espérions autrefois rendre homogène, demeurera vraisemblablement une mosaïque de diasporas. Nous n'aurons d'autre choix que ce monde multiculturel, constitué de différences ; nous devons donc apprendre à vivre avec ces différences. C'est tout un art, qui exige une capacité au dialogue, à la traduction entre les cultures...

Deuxièmement, l'écart ne cesse de croître entre les conditions de vie (condition sociale, perspectives d'évolution, défis à relever, problèmes à résoudre) et ce qui les gouverne. L'incertitude a toujours accompagné les hommes de près... Et les a toujours effrayés. Mais, aujourd'hui, les peurs sont diffuses, éparses, mal définies, il est difficile de les pointer du doigt, de remonter à leur source... Voilà ce qui rend les peurs contemporaines si difficiles à tempérer, encore plus à juguler. Elles émanent de partout : emplois instables, compétences insuffisantes, règles du jeu sans cesse changeantes, précarité des liens entre les gens, reconnaissance sociale de plus en plus fragile, menace d'effluves toxiques ou de nourriture cancérogène, perspective d'exclusion de l'économie de marché, atteinte à la sécurité personnelle dans la rue et chez soi. Ces incertitudes se nourrissent les unes les autres et se renforcent, pour former un état d'esprit et de sentiments que seuls les termes « insécurité diffuse » sont aptes à décrire. Nous nous sentons peu sûrs de nous car nous ne savons pas de quoi découle notre angoisse, et ignorons comment réagir...

Et nos peurs sont faciles à recycler en fonds de commerce très rentable. Le besoin pressant ressenti par le peuple de « faire quelque chose » contre les causes (inconnues) de ces angoisses peut être exploité de façon à se fixer sur des sujets qui ne sont pas nécessairement responsables de l'insécurité. Un tel détournement ne procure pas de remède à l'angoisse, et ne diminue donc pas les réserves de « capital peur » disponibles. Il fait en revanche les affaires des candidats au pouvoir et des marchands de produits « liés à la sécurité ». On comprend dès lors qu'il y ait peu d'intérêt pour les gouvernements à éliminer les sources de ces incertitudes...Quant aux experts, aux « gens qui savent », nous n'avons aucun moyen de vérifier la véracité de leurs diagnostics, et n'avons d'autre choix que de les croire (comme ce fut le cas lorsque, par exemple, nos dirigeants nous ont expliqué que Saddam Hussein possédait des armes de destruction massive, ou lorsqu'on nous a expliqué que tous nos soucis disparaîtraient une fois que les réfugiés politiques et les immigrés économiques seraient renvoyés chez eux).

Aujourd'hui, je dirais plutôt que les « hommes de pouvoir » ont perdu une grande partie du pouvoir qui était le leur - ou auquel ils aspiraient - à l'âge d'or de l'Etat-Nation. Le fossé se creuse de plus en plus entre le pouvoir et la politique : alors que le pouvoir s'évapore vers le haut, dans une sphère mondiale, au-delà des frontières étatiques, la politique, elle, reste cantonnée à la sphère locale, et elle est de plus en plus dénuée de réel pouvoir sur des processus qui la dépassent. Les politiques ne mesurent plus leur succès en menant la société vers la perfection, mais en gagnant les prochaines élections. Et les intellectuels ne se tournent plus vers les hommes de pouvoir pour faire advenir leurs rêves dans la réalité...

L'intellectuel semble avoir toujours eu du mal à se situer par rapport au « peuple », à la masse, aux cultures populaires. Pourquoi ?

De manière explicite ou implicite, les intellectuels modernes se sont eux-mêmes définis à travers le « rapport particulier » qu'ils entretenaient avec le peuple. Les philosophes ont mis le peuple sous leur tutelle, en se donnant pour mission de l'éclairer et de l'élever au-dessus de sa condition d'ignorance et de souffrance... avec ou sans son accord. Cette volonté faisait partie intégrante de l'« élaboration de l'Etat-Nation » (faire émerger l'idée de « pays », transformer le méli-mélo d'identités locales en un corps national et citoyen), élaboration qui est aujourd'hui, au moins en Europe, globalement achevée. Et la société de citoyens s'étant transformée petit à petit en une société de consommateurs, on a fait du peuple un réservoir de clients potentiels de biens et de services spirituels et culturels proposés par les intellectuels et les artistes. Comme la demande populaire ne s'est pas révélée aussi haute et gourmande qu'on l'avait espéré, le peuple a été rebaptisé « la masse » par les créateurs et revendeurs de culture offensés.

Et l'intellectuel ne fait jamais partie de la masse...

En effet. D'ailleurs beaucoup d'intellectuels font sécession, passant des confins de l'Etat-Nation à un espace virtuel supranational, tandis que le peuple, toujours ancré dans son environnement, est laissé à l'abandon. S'il existe une mission à laquelle s'identifient les intellectuels, elle tend à être mondiale plutôt que locale : le « rapport particulier » avec les « gens de chez soi » - compatriotes, concitoyens... -, apparu à l'époque de la construction de la nation, a été rompu... Les intellectuels se décrivent de plus en plus comme des cosmopolites, issus de mélanges culturels. La culture légitime ne consiste plus à établir une frontière entre le haut niveau et le médiocre, entre l'élite et la masse, mais à se sentir chez soi dans toutes les formes de culture, tout en considérant qu'aucune de ces formes ne peut à elle seule constituer son chez soi...

Comment alors interprétez-vous les tentatives (au moins en France) de redéfinition de « valeurs communes », d'une identité ou culture nationale, quelquefois appelée de leurs voeux par les intellectuels eux-mêmes ?

Il ne s'agit pas que de la France : un peu partout dans le monde, les valeurs, autrefois précieusement conservées et contrôlées par les « communautés d'appartenance », sont désormais à la disposition de réseaux mal tissés, composés artificiellement, liés et reliés quotidiennement par des individus qui s'y attachent et s'en détachent. C'est un réflexe naturel de chercher à revenir à ce qui a disparu, dans l'espoir vain de reforger de façon volontariste les idées et valeurs qui autrefois se présentaient comme « naturelles ». Dans le cas des communautés, l'espoir est probablement plus vain encore, puisque les « valeurs communes » tiennent leur rôle social régulateur précisément du fait qu'elles ne sont pas l'objet d'un choix et donc qu'elles n'ont pas conscience de leur nature communautaire... Dès lors que l'on déclare : « comme il est agréable de partager des valeurs communes », on affirme sans s'en rendre compte la perte du caractère communautaire de la communauté.

Vous écrivez « La promesse de la modernité reste encore à être tenue ». En quoi pourrait consister pour nous cette grande promesse une fois revenus de l'illusoire projet de la société parfaite ?

L'idée d'une société parfaite (c'est-à-dire une société qui n'a plus besoin de réformes) était, semble-t-il, une illusion. Tout comme l'était l'idée selon laquelle il n'existerait qu'un seul facteur déterminant (comme les inégalités de classes sociales ou de races) sur lequel on pourrait agir pour se débarrasser de tous les malheurs de l'humanité. Ce qui n'était pas illusoire, en revanche, c'est la possibilité de changer le monde et les conditions de vie des hommes, de lutter contre l'insécurité, la servitude, l'injustice, la violence, la souffrance, l'humiliation, les atteintes à la dignité humaine... Mais, pour être capables de réformer et de lutter, nous avons besoin de mieux comprendre où se situent les origines de tout ce mal et quels sont ses mécanismes de production. Trouver ces origines, leur donner un nom et les exposer, ne suffirait pas, en soi, à rendre le monde plus agréable à l'homme ; mais les chances de le rendre plus agréable sans les exposer sont, pour ainsi dire, bien minces...

Propos recueillis par Catherine Portevin. Télérama n° 3029 / en 2008.

Zigmunt Bauman

Biographie

Zygmunt Bauman, intellectuel humaniste par excellence, né en 1925, est aujourd'hui professeur émérite de philosophie et de sociologie aux universités de Varsovie et de Leeds. Itinéraire qui témoigne de son départ forcé de Pologne en 1968 lors des persécutions antisémites et de son exil en Grande-Bretagne.

Classé parmi les plus grands sociologues contemporains, Bauman, appliqué à penser la place de l'homme dans la mondialisation, est le penseur de la modernité "liquide" triomphante, celle d'une société sécuritaire qui prospère sur les nouvelles peurs et l'incertitude perpétuelle, l'insécurité sociale et la fin des utopies. Société obsédée par le changement et la flexibilité, pratiquant le culte de l'éphémère et, partant, les idées de jetabilité, d'interchangeabilité et d'exclusion.

C'est le principe de progrès, en une autre façon, "*jadis manifestation la plus extrême de l'optimisme radical et promesse d'un bonheur durable et universellement partagé*", qui se trouve considérablement battu en brèche. Au lieu de quoi s'est installée à présent la menace d'un changement impitoyable qui, loin d'augurer la paix, n'annonce que des temps de crise et de tension. Temps caractérisés par le nouvel individualisme, l'affaiblissement des liens humains et la décadence de la solidarité. (*Éric de Bellefroid* / La Libre Belgique)

Traduit en français depuis quelques années :

Le coût humain de la mondialisation, Hachette, 1999
La Vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité, Hachette, 2003
L'Amour liquide, De la fragilité des liens entre les hommes, Éditions du Rouergue, 2004
La société assiégée, Le Rouergue/Chambon, 2005
La Vie liquide, Le Rouergue/Chambon, 2006
Vies perdues : La modernité et ses exclus, Payot, 2006
La Décadence des intellectuels. Des législateurs aux interprètes Chambon, Actes Sud, 2007.

Et plus récemment :

Le présent liquide, Seuil, 2007
S'acheter une vie, Chambon, 2008.
L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?, Climats/Flammarion, 2009
Identité, L'Herne, 2010.

Un entretien récent, « grand public », sous-titré :
« A 85 ans, le grand sociologue Zygmunt Bauman n'a pas perdu l'espoir en un monde meilleur. Malgré le fragilisation des relations humaines et le sentiment d'humiliation qui parfois s'empare de nous ... »
http://www.courrierinternational.com/article/2011/01/27/la-possibilite-du-bien-ne-meurt-jamais

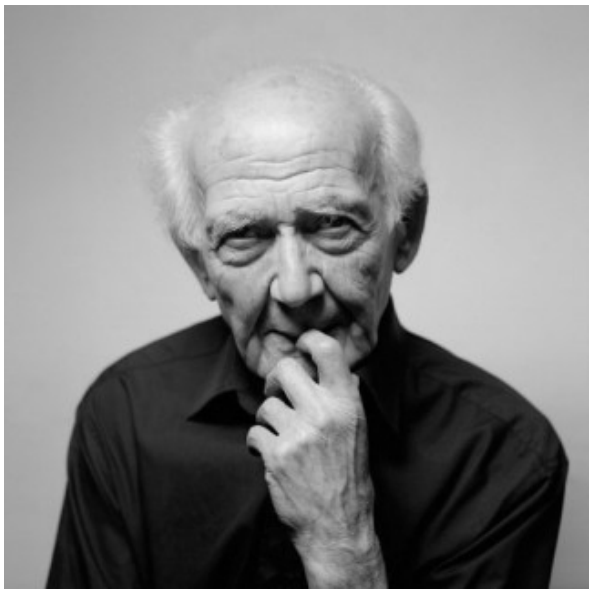


photo Olivier Roller

Le mot exercice ne doit pas faire oublier que l'on s'exerce toujours en vue d'un danger réel afin d'empêcher que le pire survienne.

Melanie Menu

Après des études d'art dramatique au cours Florent dans les classes d'Isabelle Nanty et de Michel Fau, elle participe à plusieurs ateliers dirigés par Jean-Michel Rabeux, ainsi que sur des textes d'Eugène Durif. Elle jouera sous la direction de Jean-Michel Rabeux dans *Déshabillage, comédie mortelle.*

Elle débute sa carrière de comédienne professionnelle dans *L'Enfant Criminel* de Jean Genet mis en scène par Bruno Blairet. Elle travaille ensuite et à de nombreuses reprises avec Sandrine Lanno : *Matériau Chimère* d'après Didier-Georges Gabily, *Plus Loin que Loin* de Zinnie Harris, *La Thébaïde* de Jean Racine, *Cannibalisme Tenace* d'après Aimé Césaire et *Mais n'te promène donc pas toute nue !* de Georges Feydeau.
Elle est aussi dirigée par Joël Jouanneau dans *Dickie, un Richard III* d'après Shakespeare, Jérémie le Louët dans *Salomé* d'Oscar Wilde, Laurent Fréchuret dans *Calderon* de Pier Paolo Pasolini et *Cabaret de Curiosités*, Célie Pauthe dans la pièce pour enfants de Nilo Cruz *Train de nuit pour Bolina.*
Elle travaille aussi régulièrement avec Karelle Prugnaud : *Bloody Girl, A même la Peau*, et est à l'affiche du théâtre de la Colline dans une pièce d'Eugène Durif intitulée *La Nuit des feux*, mis en scène par Karelle Prugnaud, dans laquelle elle révèle un talent de comédienne mais aussi de chanteuse. En 2011 elle joue sous la même direction une performance écrite par Marie Nimier *Tout doit disparaître*.

En 2009, elle joue au Festival d'Avignon sous la direction de Thierry Bedard dans *Les Cauchemars du Gecko* de Jean-Luc Raharimanana, et elle intègre notoire en 2011, avec une performance musicale *Blow-up !* préparatoire au spectacle Slums ! qui sera créé au printemps 2013.

Emilie Lesbros

Par ses expériences atypiques, la chanteuse **Emilie Lesbros** rend mouvantes les frontières existant entre musiques improvisées, jazz, rock expérimental et musiques contemporaines. Son parcours, entre formation classique – elle étudie le chant lyrique et jazz et le violon au conservatoire – et projets musicaux éclectiques au sein de diverses formations allant du rock aux musiques électroniques, l'amène à développer une curiosité sonore insatiable. Sa rencontre avec le contrebassiste Barre Phillips, avec lequel elle travaille depuis 2002 (trio avec Lionel Garcin, et collectif E.M.I.R), la conduit à explorer en profondeur le champ des musiques improvisées.

Emilie Lesbros a été durant plusieurs années la chanteuse du groupe de rock *Rosa*. Elle se consacre en parallèle à des concerts et performances en solo depuis 2005. Ces soli mêlent des compositions finement mélodiques à de purs moments d'improvisation. Il émane de sa musique une forte théâtralité et une poésie en équilibre instable entre humour et gravité, au fil de chansons étranges et décalées. Son disque solo « Attraction Terrestre » paru en 2011, l'ancre définitivement dans une mouvance inclassable où elle peut bouleverser avec jubilation les règles esthétiques et stylistiques, pour y répandre son univers singulier.

Elle est aujourd'hui la chanteuse des groupes *Single Room* - pop déstructurée avec Julia Kent au violoncelle et Rafaëlle Rinaudo à la harpe électrique - et *Speaking Tube* - Frantz Loriot au violon alto, et Pascal Niggenkemper à la contrebasse pour un projet mêlant l'improvisation au rock et à la poésie révolutionnaire.

Elle participe à de nombreux projets de création et d'improvisation aux côtés de Barre Phillips, Willie Murphy, Dean Magraw, Raymond Boni, Daunik Lazro, Xavier Charles, David Allen, Catherine Jauniaux, Sabir Mateen… Elle a collaboré également avec des compagnies de danse et de théâtre contemporains ; Geneviève Sorin, Giorgio Rossi, L'Orpheline est une Epine dans le Pied, Compagne de L'Entrouvert, et Archaos pour ce qui est du nouveau cirque.
Autant d'expériences collectives qui lui ont permis d'affiner ses propres choix et d'explorer l'espace scénique, se forgeant ainsi une présence singulière et engagée face au public.

notoire

Thierry Bedard travaille depuis 1989, entre autres activités, à notoire, sur un « cahier des charges », qui l'incite, à oeuvrer essentiellement sur des auteurs contemporains, et à présenter les travaux - spectacles « grand public », de recherche, spectacles d'intervention, spectacles jeune public - sous forme de cycles thématiques :

Cycle "Pathologies verbales" (en hommage à Littré) sur l'ordre du discours, autour de textes de Leiris, Foucault, Caillois, Kassner, Blecher, Bierce, Parain, Paulhan, Daumal. (de 89 à 92)

Cycle "Minima Moralia", sur la violence sociétaire, autour de textes de Broch, Ramuz, Gide, Le Clézio, Cipolla. (de 93 à 95)

Cycle "Argument du menteur", sur la violence politique, autour de textes de Danilo Kìs. Dont : *Les lions mécaniques* et *Encyclopédie des morts*. (de 96 à 99)

Cycle "La Bibliothèque Censurée", en soutien et en hommage au Parlement International des Écrivains - qui au-delà d'une politique de solidarité active envers les écrivains persécutés dans le monde entier, grâce au réseau des Villes Refuges, était un lieu de questionnement sur la place de la littérature et de la fiction dans le monde. *La Bibliothèque Censurée* autour de textes de Brodsky, Tabucchi, Nadas, Manganelli, Pomerantsev ; le *Cours de narratologie à l'usage des juges et des censeurs* (2002) de Christian Salmon et *En enfer* (2003) d'après Reza Baraheni ; ainsi que de multiples formes d'intervention sur des textes de Fuentes, Koestler, Rushdie, Paz, Vargas Llosa … (de 00 à 03)

Cycle "Eloge de l'analphabétisme", en direction du public universitaire et scolaire. (de 01 à 11)

Cycle "Regards Premiers", muséal, deux commandes du Ministère de l'Éducation Nationale/ Cndp, *L'homme et l'animal fantastique, Les arts de l'Océanie* (de 03 à 04).

Cycle autour de l'œuvre de Reza Baraheni, le Parlement International des Écrivains à été dissous au printemps 2003, mais notoire a poursuivit sa collaboration avec Reza Baraheni, auteur iranien, et a présenté au Festival d'Avignon 04, une deuxième version du spectacle *En enfer* et trois « leçons de poétique », *QesKes 1 / 2 / 3*, et a commandé et crée *Exilith* en janvier 06 (*Lilith*, publié chez Fayard).

Cycle "de l'étranger(s)". En 2005, notoire s'est engagé dans un nouveau cycle de recherche lié aux écritures du monde. Un cycle où est énoncé l'ordre (et le désordre !) du monde : sous forme d'histoires, d'essais, de correspondances, de rencontres et d'expositions …

Une pièce radiophonique d'après Etienne Balibar (2005)
Epilogue des noyés (2005), *Epilogue d'une trottoire* de Alain Kamal Martial (2007)
Un Musée des Langues (2006), spectacle jeune public présenté dans deux énormes containers à bateaux (en tournée jusqu'en 2010)
47 de Raharimanana (2008), *Excuses et dires liminaires de Za* (2008), *Les cauchemars du Gecko* (2009), *Des ruines ...* (2010) (en tournée jusqu'en 2013)
Le Globe (2010), spectacle jeune public

notoire propose actuellement un nouveau cycle de recherche intitulé notoire ↯ la menace

La Planète (2010) spectacle d'intervention en direction du jeune public
Blow up ! (2011) performance musicale
Les guêpes du Panamà de Zigmunt Bauman (2012) / dans le cadre des Exercices et menaces
La culture du déchet de Zigmunt Bauman (2013) / dans le cadre des Exercices et menaces

En préparation :
Slums ! d'après Mike Davis (2013) spectacle en direction du public adolescent
Planet of Slums d'après Mike Davis
Un monde Idéal ? une nouvelle série de spectacles d'intervention

et avec Les Arts Improvisés : *Sous la peau* / Frantz Fanon / Camel Zekri (2012) création musicale

Thierry Bedard – notoire, pour certains spectacles, est artiste associé à Bonlieu Scène nationale d'Annecy dans le cadre du centre d'art et de création.

La culture du déchet

contacts

notoire

Thierry Bedard
06 08 03 51 29

notoire@orange.fr

www.notoire.fr